

MARINO MARINI

L'APOCALYPSE DU CAVALIER



Morio MARINI : «Marino from Shakespeare», I, IV, 1977, aquatinte, (48,2 x 38,2 cm).

Les œuvres de Marino Marini ne devraient, pour la plupart d'entre elles, induire qu'une contemplation sereine. Pourtant, je n'ai jamais réussi à en admirer une sans qu'une bouffée d'indignation ne vienne en même temps perturber ce bonheur. Comment se fait-il que cet artiste immense, disparu à l'âge de 79 ans en 1980, soit encore si peu reconnu, si mal connu, spécialement en France? En fait, on ne connaît que trop bien la réponse. Il n'est hélas pas le seul, la liste en serait même longue, mais Marini constitue l'exemple même, peut-être le plus typique, de ces artistes qui, pour avoir travaillé dans la solitude, la sincérité et la rigueur, pour s'être tenus toujours à l'écart des modes, des courants et des avant-gardes, ont été tout simplement occultés par leurs gesticulations et tapages. Les critiques ont toujours préféré «l'évidence de l'écart à la

profondeur de l'intériorité », comme l'écrit fort bien Gilles Plazy dans sa belle préface à la récente exposition de la galerie Philip, première exposition de l'artiste dans une galerie française, aussi incroyable que cela puisse paraître.

Pour reprendre la fameuse distinction entre ceux qui plongent dans l'inconnu pour trouver du nouveau et ceux qui continuent de creuser le connu pour y trouver de l'inépuisable, Marini appartient évidemment à la deuxième catégorie. Résolument classique il fut peut-être même le dernier grand classique. Aussi obstinément que son compatriote et contemporain Morandi l'était à ses bouteilles, il resta fidèlement et obsessionnellement attaché à deux thèmes : la femme et le cavalier (il y a aussi les portraits, mais ceux-ci ne constituent pas un thème). Ces deux points d'appui lui suffirent amplement pour soulever le monde des formes et toutes les questions qu'il pose à celui qui l'explore. Il disait d'ailleurs : «Les éléments de mon art ne comptent pas — chacun à ses propres amours — ce qui compte, c'est de leur donner une réalité dans l'art, une réalité plastique.

Certes, on va le voir, les deux thèmes qu'il se choisit sont quand même d'une très grande richesse, notamment symbolique, mais il est manifeste qu'en cette œuvre la forme est considérablement plus importante que le discours. Le mot déclinaison, au sens grammatical du terme, semble le mieux à même de résumer et d'exprimer l'esprit de cette œuvre. Par la peinture, le dessin, la gravure et, peut-être surtout, la sculpture, par toutes les voies du trait, de la douleur, du volume et de la matière, Marini n'aura eu de cesse de décliner toutes les virtualités formelles de ces deux «objets plastiques» qui fonctionnent pour lui comme de véritables archétypes, la femme et le cavalier.

La femme. Pour Marini, elle est Pomone, divinité étrusque de la fécondité, de l'été et des arbres fruitiers. Elle est la lourde, la pleine, la prégnante, la stable, l'éternelle. Elle est la Nature, Le point à la fois central et de départ. Elle est la forme où Marini va chercher ses forces. A l'opposé des chevaux et cavaliers qui sont construits tout en tension, les Pomones sont presque toujours massives,

pas très éloignées de la boule de terre dont elles sont tirées. D'aucuns ont d'ailleurs pertinemment remarqué qu'elles s'apparentaient plus aux figures aurignaciennes qu'à la statuaire étrusque.

Comme chez Moore et chez Miró (Marini connut très bien l'un et l'autre), la femme est ici beaucoup moins figure de séduction que généreuse-présence où maternité et matérialité trouvent leur forme commune. Mais c'est la figure du cavalier, paisible ou guerrier, qui demeurera toujours l'axe central, on pourrait jusqu'à dire l'obsession, de cette œuvre. Alors que la femme y incarnait la Nature, c'est la Culture, l'Histoire et la place ou le sens de l'homme dans le monde, qui sont sans cesse questionnés par le biais du cavalier.

Inutile de chercher d'autres symbolismes ou références car l'artiste s'est là-dessus très clairement expliqué : «Je crois sérieusement, quant à moi, que nous allons vers la fin d'un monde (...). Mon désir, c'est de rendre évident l'ultime moment de la dissolution d'un mythe, du mythe de l'individu héroïque et victorieux, de

• l'homme de bravoure des humanistes ».

Il fut un temps où, dans toute l'Europe classique, homme se disait «cavalier, chevalier», et où cela signifiait qu'il était «maître de lui comme de l'univers ». C'est cet univers humaniste dont Marini constate la fin. Ses cavaliers ne sont plus en quête que d'une impossible assiette. Don Quichotte erre sans horizon, désœuvré, désabusé. D'où le tragique tranquille de ces œuvres où tout n'est qu'extrême tension, jeu de forces antagonistes. Et plus vont passer les années, plus vont se cabrer les chevaux comme devant l'imminence d'une apocalypse pressentie.

GÉRARD BARRIÈRE

• Exposition •Marino Marini : sculptures, gouaches, dessins, gravures-, jusqu'au 15 décembre à la Galerie Philip, 14, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris (du mardi au samedi de 14 heures à 19 heures). Catalogue au prix de 120F, et ouvrage biographique «Avec Marino » par sa veuve Marino Marini (135 p., 42 ill.) disponible sur place au prix de 100F.